

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montréal, aux BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Québec, chez M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

# La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Éducation.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES MARDI ET VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance.	
Abonnement au Journal sem. hebdom. (12 livraisons)	\$1 00
Abonnement à l'Album mensuel, Littér. (12 livraisons)	\$1 00
Aux deux publications réunies, (24 livraisons)	\$2 00
PRIX DES ANNONCES.	
Six lignes et au-dessous, première insertion.	25 cts.
Dix lignes et au-dessous, première insertion.	35 cts.
Au-dessus par lignes.	45 cts.
Toute insertion subséquente, le quart du prix (Affranchir les lettres.)	

FICULETON DE LA REVUE CANADIENNE.

## LE PISTOLET ANGLAIS.

Quoique cette année ait été pluvieuse et l'automne mêlé d'orages, les chasseurs n'en ont pas moins battu les plaines et les bois tout comme si nous avions joui du plus beau temps possible. Dans les premiers jours de septembre, M. Alfred de Germonet a pris, malgré l'incertitude du temps, son fusil, sa veste de chasse, son carter, sa poudre, son plomb; il s'est fait suivre d'Azor, son bel épagnole, et c'est mis en voiture, au Plat d'Étoin, à huit heures du soir. Le lendemain matin il était à Château-Thierry. Une fois dans la patrie de La Fontaine, il n'a eu que trois petites heures à faire pour se rendre chez M. de Lancy, vieil ami de sa famille, qui lui permet de chasser dans ses terres. M. Alfred de Germonet n'est pas riche, c'est un étudiant en droit qui a sa fortune à faire, et quand on n'a ni bois, ni terres, ni parc, on est bien aise de rencontrer parmi les amis de sa famille un vieux marquis qui mette à votre disposition de nombreuses compagnies de perdreaux et une quantité raisonnable de lièvres amoureux de thym et de ro-cé. Alfred fut reçu par le vicillard avec tant de grâce et de cordialité qu'il se reprocha d'être allié à la terre de Lancy seulement pour chasser, et de n'avoir pas fait entrer en ligne de compte l'esprit et le bon vouloir d'un hôte aussi aimable que le marquis; il le négligea donc un peu les lièvres et les perdrix, et devint assidu auprès du vicillard plus qu'il n'appartenait à un chasseur.

« Les temps est superbe pour l'affût, lui disait M. de Lancy; allez tirer des perdrix, Alfred; mon chef compte sur vous pour le rôti. — Permettez-moi de ne pas sortir ce matin, monsieur le marquis, répondait Alfred, et veuillez souffrir ma compagnie; votre chef s'entend trop bien avec le garle-chasse pour que nous manquions de rôti. »

Au fond, M. de Lancy ne demandait pas mieux que d'avoir auprès de lui un jeune homme gai et spirituel dont la présence raccourcissait ses journées et diminuait le poids de son isolement. M. de Lancy était fort riche, veuf et sans enfants; quoique âgé de soixante-dix ans, il était encore fort et vigoureux; mais, sans qu'il voulût en convenir, la solitude lui pesait et cependant il ne voulait pas se décider à quitter sa terre pour venir à Paris. Alfred donna une nouvelle vie à l'intérieur du marquis; il admira ses plantations, ses arbres demi-séculaires et surtout le château, que M. de Lancy avait embellie et dont il avait changé toutes les dispositions intérieures. Le marquis, avec la prolixité des vicillards, faisait l'histoire de chaque meuble; mais en même temps, et avec le tact d'un homme de goût, il attachait à chaque circonstance futile quelque détail intéressant. Au bout d'une semaine, Alfred aurait pu écrire les chroniques du château de Lancy. Un jour cependant que le jeune homme était dans le cabinet du marquis, ses regards tombèrent sur un petit pistolet à manche d'ébène qui jusque-là avait échappé à ses investigations et aux récits du vicillard. Alfred se permit d'étendre la main et de prendre le pistolet sur l'étagère de velours qui le soutenait; c'était un pistolet de poche de la fabrique de Menton, armurier célèbre qui florissait à Londres vers le fin du dernier siècle, et dont les fusils à double canon ont été long-temps recherchés par les chasseurs. Alfred examina avec attention cette arme, il reconnut facilement que l'ouvrier l'avait finie avec un soin excessif et avait mis tout son talent à la rendre aussi sûre que juste. Les regards interrogateurs du jeune homme allaient de l'arme qu'il tenait à la main au marquis et semblaient demander un de ces récits dont jusque-là M. de Lancy avait été si prodigue.

« Ceci, dit M. de Lancy en prenant le pistolet et en soufflant sur la batterie pour faire disparaître un peu de poussière qui s'y était engagée, ceci est l'histoire de ma vie, mon cher Alfred; c'est une aventure de ma jeunesse qui a failli en coûter la vie et l'honneur. »

« L'honneur! s'écria Alfred, vous, monsieur le marquis, en danger de perdre l'honneur? — Hélas! oui. Dans quelque nom qu'on décore un assassinat, il n'en est pas moins flétrissant pour l'assassin, et je vous avoue que j'ai pendant trois mois nourri le projet d'assassiner quelqu'un. — Vous? — Oui... ce pistolet, ajouta le marquis en se reprenant, c'est l'histoire de quelques folles pensées d'amour, c'est l'histoire de mon mariage et en même temps celle du long honneur dont j'ai joui avec madame la marquise de Lancy, à laquelle je dois ma fortune... A ce soir, Alfred, ce soir je vous conterai une histoire; vous la préférerez sans doute au cent de piquet auquel je vous condamne depuis huit jours. »

Le soir venu, M. de Lancy s'établit commodément dans son fauteuil, fit ranimer le feu

par son domestique, et, quand il fut seul avec son jeune ami, quand les portes furent closes et que nul importun ne put venir les troubler, le vieux marquis commença :

« Vous savez, mon ami, dit-il, que je descends d'une famille distinguée, mais peu riche; j'étais il y a cinquante ans bon gentilhomme et l'héritier futur d'une terre qui devait me donner à peine de quoi vivre. Mon père emprunta pour m'envoyer à Versailles, et j'entrai dans les gardes du corps. L'année 89 commençait, et je n'avais pas seize ans. J'étais le plus jeune des gardes du corps et le moins riche; mon père mourut bientôt et me laissa sans autres protecteurs que le roi et la reine de France; nous touchions au moment où, pour la première fois peut-être depuis bien des siècles, cette protection devait être sans valeur. Le roi ne daigna pas s'occuper de moi, la reine me distingua et m'accorda une petite pension sur sa cassette. Cette faveur inattendue m'inspira la plus vive reconnaissance, et je jurai de sacrifier ma vie pour Marie-Antoinette, si jamais elle avait besoin de mon bras. Les mauvais jours ne tardèrent pas à arriver pour elle. Je ne vous raconterai pas les dangers que j'ai courus, ni les efforts que je tentai pour la sauver, cela m'entraînerait dans de trop longs détails et nous éloigneraient trop de l'histoire de ce pistolet, que vous tenez à apprendre et que je vous ai promise. En 1800, j'étais à Londres, émigré, et j'avais vingt-six ans. Comme tous mes compagnons d'exil, je nourrissais une haine profonde contre le gouvernement français. Nous avions vu les merveilles de la république; mais, semblables aux témoins d'Israël, ces merveilles frappaient nos oreilles sans ébranler nos cœurs; l'homme dont la fortune excitait surtout au plus haut degré notre haine et notre indignation, c'était Bonaparte, le premier consul; nous ne lui pardonnions ni sa gloire ni son bonheur; sur des faux rapports, nous avions cru que le jeune général républicain voulait renouveler en France le rôle que Munk avait joué en Angleterre, et qu'après s'être emparé du pouvoir, il le remettrait au roi légitime. Le premier consul n'avait garde d'y songer, et nous le regardions comme un usurpateur qui volait à Louis XVIII son sceptre et sa couronne.

Ce fut à cette époque qu'eut lieu l'explosion de la machine infernale: elle arriva au moment où la réaction contre les jacobins était la plus ardente, un mois après la tentative de Demerville, Aréna, Céracchi, Diana et Topino-Lebrun. Les soupçons se portèrent donc d'abord sur les jacobins. Le premier consul adopta cette opinion avec chaleur; un instant même on crut à la disgrâce de Fouché, qu'on accusait de protéger les jacobins et qui dénonçait les chouans comme les véritables auteurs du crime. Il ne fallut rien moins que des preuves matérielles et multipliées pour démentir le premier consul; et cependant, quoique les coupables fussent connus, la proscription des jacobins n'eut pas encore lieu; elle fut seulement moins nombreuse. Quarante furent déportés aux îles Sèches pour un crime commis par des chouans. Le coup partait de l'Angleterre: c'est là qu'il avait été conçu; c'était lord Pitt qui l'avait soudoyé. Il y fit beaucoup de sensation; on admira le bonheur de Bonaparte qu'une divinité protectrice semblait garantir de tout danger. Picot de Limoilan, Saint-Réjand, Lahaye-Saint-Hilaire étaient des officiers de l'état-major de Georges Cadoudal et avaient à Londres des amis qui haïssaient autant qu'eux-mêmes le premier consul. Un jour l'un d'eux causait avec moi de cet événement...

« Avec vous? dit Alfred, vous connaissez ces gens-là? — Hélas! oui, répondit le marquis, ces gens-là, dont la manière de voir me fait aujourd'hui horreur, étaient alors mes compagnons d'exil et mes amis. — Je ne puis que déplorer, dis-je à cet homme, la part qu'ont pris Limoilan et Saint-Réjand; tuer Bonaparte, se débarrasser de l'usurpateur, rien de mieux; mais détruire nos rivaux, braver des Français sous les débris de leur maison, voilà ce que je ne puis pardonner à ces messieurs, voilà ce qui me révolte et m'indigne. »

Mon indignation n'obtint qu'un sourire de pitié; j'ajoutai alors : « Je vais plus loin; ces messieurs ont manqué de courage. Qu'est-ce, en effet, que le premier consul? Un homme qui usurpe le trône de Sa Majesté, de Louis XVIII, et qui refuserait un duel si on lui faisait l'honneur de lui en proposer un; il est donc permis de le tuer, puisqu'il n'accepterait pas un combat régulier et qu'il ne reste que ce moyen de remplacer le roi de France sur son trône; mais on n'a le droit que de répandre seulement le sang de l'usurpateur, et encore il faut s'exposer personnellement, avouer son action et ne pas fuir après avoir fait le coup. C'est un combat à mort, où les deux adversaires doivent rester sur le champ de bataille, eux deux seuls, ou du moins l'un d'eux. — Voilà, continua M. de Lancy, voilà, mon cher Alfred, comment je pensais en 1800, et j'exprimai cette opinion devant un homme habile à animer mon courage et à exploiter ma vanité.

« Cela vous serait bien facile, me dit mon compagnon, à vous, dont l'adresse est si excessive, qu'avec un pistolet vous tirez les hirondelles au vol et qu'à cent pas vous enlevez le bouchon d'une bouteille, ou partagez une bille sur la lame d'un couteau. »

Cette conversation avait lieu dans une des meilleures tavernes de Londres; quelques émissaires survinrent, et mon compagnon leur parla de ce que je venais de dire comme d'un projet arrêté de tuer Bonaparte. On exalta mon courage, on m'accabla de louanges, on me prédit l'immortalité, on m'enivra tellement que je me trouvai engagé dans cette action périlleuse seulement pour avoir indiqué un moyen de l'accomplir. Insensé, qui croyions que le premier consul mort, les Bourbons n'auraient qu'un pas à faire pour remonter sur le trône, et qui, comme toujours, comptions la nation pour rien! Cependant, il faut l'avouer, cette coupable idée ne me déplaisait pas. J'étais imbu de tous les préjugés de ma caste, j'avais soif de venger mon roi ma reine; je n'avais rien compris au grand mouvement qui s'était opéré en France; en un mot, je ne savais pas ce que c'était que la révolution. Je quittai mes amis, décidé à accomplir ce coup hardi, à tenter ce que j'appellais un duel avec Bonaparte. La seule chose qui me causait quelque contrariété, c'était de m'être ouvert à trois ou quatre personnes; je voulais n'avoir aucun complice et pouvoir disposer à ma volonté du temps, du lieu, des moyens. Je revis donc mes amis et leur déclarai que de nouvelles réflexions me faisaient abandonner, ou du moins ajourner le projet conçu la veille; la tentative de Saint-Réjand était trop récente; il était nécessaire de laisser se dissiper les craintes et s'assoupir jusqu'aux soupçons. J'avais un vieux parent, émigré comme moi et retiré à Elmington; je déclarai qu'avant de rien entreprendre, je voulais l'aller voir, et je feignis de partir pour l'Écosse. Quelques jours après je débarquai à Boulogne, accompagné d'un petit domestique anglais fort intelligent, que depuis quelque temps j'avais à mon service. J'étais possesseur d'une somme assez considérable, gagnée au jeu une semaine auparavant; je pouvais donc vivre à Paris indépendamment et aussi répandu ou aussi isolé qu'il me conviendrait de l'être. Une fois à Paris, la première chose dont je m'occupai fut de me faire radier de la liste des émigrés, ce que j'obtins facilement. Je voulus ensuite connaître la nouvelle société qui m'entourait; je trouvai de nouvelles mœurs, de nouvelles institutions, des vices différents de ceux d'autrefois, des vertus qui semblaient être nées d'hier. La France, en entrant dans un siècle nouveau, semblait avoir rejeté tout souvenir de l'ancien et avoir perdu la mémoire du passé.

Une chose m'étonna, sans néanmoins me désabuser; on avait oublié les Bourbons, personne ne se les rappelait, ou du moins personne n'en avait l'air. Les Français ne s'entretenaient pas d'eux, ne prononçaient pas même leurs noms et ressemblaient à ces hommes qui, délivrés par le réveil d'un mauvais rêve, ne permettent pas à leur imagination d'en conserver la trace. Tous les esprits, au contraire, étaient pleins de la gloire du premier consul, on s'occupait de lui seul et de son armée; ses généraux semblaient tirer de lui tout leur lustre; il fixait leurs rangs, il leur distribuait à son gré le blâme ou l'éloge, et sa parole était un arrêt. C'était un nouveau César. Je me rappelai que Brutus était patricien.

Mon projet était aussi simple qu'il me paraissait facile à exécuter; je n'avais ni confident ni complices, et je me rendais à l'Opéra seul. Là j'attendais le premier consul, et la première fois qu'il paraissait, je tirai de ma poche ce pistolet que vous voyez, Alfred, et j'ajustai le grand homme que je ne pouvais pas manquer d'abattre, moi qui abatais des hirondelles au vol. Je me familiarisai avec la salle de l'Opéra; je choisis une place commode pour mon projet, au balcon, à la gauche de l'acteur, presque vis-à-vis la loge du premier consul. Bientôt l'ouvrage me fut toute dévouée; elle s'habitua à me regarder ce place d'un mouchoir, ou d'un gant, ou d'une lorgnette. Je devin un habitué, un des meubles de l'Opéra; et, comme j'étais joli garçon et toujours mis avec élégance, on se demandait si ce muscadin si assidu était amoureux de Bigottini ou de Gardel, ou bien si c'était la voix de Lays qui le séduisait.

Voilà la vie que j'ai menée pendant trois mois à Paris: le matin chez moi, seul, livré aux soins de mon petit domestique anglais John, à quatre heures d'arrêt chez Legacque, et le soir au balcon de l'Opéra. Il faut ajouter qu'après mon dîner je revenais chez moi faire ma toilette et prendre mon pistolet, dont je renouvelais la charge tous les jours.

Une fois à l'Opéra, assis à ma place, mes regards se portaient naturellement sur la loge vide du premier consul, et je me représentais la scène qui suivrait mon attentat; je me voyais tirant de ma poche ce petit pistolet de Menton, j'entendais le bruit sec que faisait la batterie quand j'armais, j'étais le bras, le coup partait, et Bonaparte tombait sanglant dans le fond de sa loge. Alors, le cri des femmes, stupéfaction du public, le silence de l'orchestre, madame Branchu s'arrêtant au milieu d'une rou-

lade, ou Bigottini retombant sur les planches rebondissantes, et moi! moi! agitant dans mes mains un mouchoir blanc et criant: *Vive le roi!* Tout cela se peignait à mon imagination en traits distincts et colorés. J'étais le principal acteur de cette scène tumultueuse et terrible, dont ma mort devait sans doute être le dénouement: je présentais donc ma poitrine aux sabres des vétérans du consul, et à mon tour je tombais sans vie aux pieds des élégantes citoyennes qui m'entouraient. Tout en me familiarisant avec ces pensées, je commençais à comprendre qu'on ne tire pas sur un consul avec autant de sang-froid que sur une hirondelle; mais je n'en persistais pas moins dans mon projet. Le péril auquel j'allais m'exposer connaissait mon action; je n'étais pas un assassin, j'étais un ennemi qui venait donner la mort et la recevoir; j'étais comme le soldat qui met le feu à une mine, sûr d'être enseveli sous la forteresse qu'il va renverser. Un soir un jeune homme vint s'asseoir auprès de moi, et après un moment de silence, il se pencha vers mon oreille et me dit :

« Seriez-vous assez bon, monsieur, pour me donner un instant d'audience? — Je regardai ce jeune homme: il avait une figure commune, était mis avec richesse, mais peu de goût; et, quoiqu'il affectât beaucoup de sang-froid, son agitation se décelait malgré lui dans ses regards. — Volontiers, répondis-je, de qui s'agit-il? — Oh! de peu de chose, monsieur. — Mais encore? — Au foyer, monsieur, si vous le voulez bien. — Au foyer, soit? »

Et je suivis cet inconnu avec une palpitation de cœur dont je ne fus pas maître. On parlait beaucoup dans ce temps-là de l'habileté de Fouché, ministre de la police, et ce jeune homme pouvait être un de ses espions; mais, comme ma bouche ne s'était jamais ouverte pour parler de mon projet, je n'avais contre moi que ma qualité d'émigré et le pistolet chargé qu'on aurait découvert sur moi; pour le premier de ces griefs, ma radiation devait me garantir de toute poursuite; pour le second, j'aurais objecté le peu de sûreté des rues de Paris et le quartier désert que j'habitais. Je suivis donc cet inconnu, qui, une fois seul au foyer avec moi, redoubla ma crainte par ses premières paroles : « Monsieur, me dit-il, j'ai un petit service à vous demander. »

Ma bouche se ployait difficilement à une locution alors encore en usage, j'y recourus néanmoins dans cette occasion : « Lequel, citoyen? répondis-je. — Je viens vous prier de vouloir bien quitter la place que vous occupez à l'Opéra et d'en prendre une autre... Par exemple, si, au lieu de vous asseoir à la gauche de l'acteur, comme vous le faites, vous vous placez à sa droite... je vous serais fort obligé de cette complaisance. »

« Je vous l'ai dit, Alfred, continua M. de Lancy, je n'avais rien écrit, rien confié, je crus cependant qu'un génie chargé de veiller sur les jours du premier consul avait révélé à Fouché mes pensées les plus secrètes et que j'étais perdu. C'était le cas de mourir avec grâce, de lutter avec esprit et légèreté; je mis donc dans mes manières autant d'insolence polie qu'il me fut possible d'en mettre; et prenant un ton moitié ail de houx, moitié muscadin : « Par la sainte croix, citoyen, dis-je, sur l'honneur, je suis vraiment fâché de ne pouvoir pas faire ce que vous demandez... Vraiment, c'est un sacrifice au-dessus de mes forces. »

Et je voulus me retirer pour aller reprendre ma place; le jeune homme me retint. « Vous refusez, monsieur? — Demandez-moi tout autre chose, je serai ravi de vous être agréable... mais une place au balcon... non parbleu. — C'est votre dernier mot? — Parole d'honneur, vous m'obligerez de ne pas insister. »

« Alors, monsieur, me dit ce jeune homme, vous ne refusez pas de vous battre avec moi demain? — Je m'attendais à tout autre chose, poursuivait le marquis; et, quoiqu'il soit pénible de se battre avec le premier venu, je me hâtai d'accepter, et j'allai reprendre ma place. Quand l'Opéra fut fini et que, retiré chez moi, je pus me livrer à mes réflexions, je supposai que le lendemain je trouverais sur le pré, non un adversaire, mais un agent de Fouché qui m'arrêterait sans doute et me conduirait au donjon de Vincennes, et j'admira la maladresse de la police qui aurait bien mieux trouvé son compte à une arrestation immédiate. Le lendemain j'arrivai seul au lieu du rendez-vous, mon adversaire m'y avait précédé avec deux témoins.

« Citoyen, lui dis-je quand je vis qu'il s'agissait sérieusement d'un duel, quoique Français, je suis cependant à Paris sans famille et sans amis; qu'un de ces messieurs veuille bien passer de mon côté et notre partie sera régulière. »

le blessai à la première passe; et, tout en protestant que je garderais ma place à l'Opéra, je ne vous voulus pas aller plus avant. Mon adversaire, convenablement placé dans un sacre, et moi seul avec l'honnête homme qui avait bien voulu me servir de témoin :

« Monsieur, lui dis-je, je vous prie de croire que je suis fâché de ce qui vient d'arriver; ce qui me console un peu, c'est que la blessure de votre ami est légère. — Vous le pensez? me répondit mon témoin, qui, peu familier avec ces sortes d'affaires, me parut tout troublé. Vous croyez que mon ami Bernard n'en mourra pas? — Je vous en réponds, dis-je. Ah! mon adversaire se nomme Bernard? — Oui, monsieur. — Il est fort singulier, votre ami Bernard; s'il se fait une habitude de rencontres pareilles à celle de ce matin, je ne lui donne pas six mois de vie. — Pourquoi cela, monsieur? — Parce qu'il me parait aussi querelleur que mal habile à manier l'épée; il m'a provoqué hier soir de la manière la plus inattendue et la plus ridicule. — Ridicule! s'écria mon témoin; hélas! il s'agit de sa vie, il s'agit de son bonheur. — Comment, monsieur! dis-je à mon tour, la vie de M. Bernard dépend de la place que j'occupe à l'Opéra?... Expliquez-vous de grâce; j'ai eu quelque raison pour ne rien lui demander à lui-même, mais je serai ravi de savoir le fond de tout ceci. — Et vous le savez bien, répliqua l'ami de M. Bernard. — Moi! Je veux mourir si je m'en doute. »

MARIE AYGARD.  
(A continuer.)

## LE CATHOLICISME DANS L'ORÉDON.

La convention conclue dernièrement entre l'Angleterre et les Etats-Unis a résolu pacifiquement la question politique de l'Orégon; maintenant surgit la question religieuse, entre le catholicisme et le protestantisme. On sait que M. Blanchet, nouvellement nommé archevêque de l'Orégon, a dernièrement parcouru la France pour y choisir des missionnaires capables de le seconder dans ses travaux évangéliques; nous trouvons, dans un journal rédigé avec autant de talent que de mesure, *l'Ami de la Religion*, des détails intéressants sur le vaste pays où la civilisation a pu à peine pénétrer.

Le territoire de l'Orégon, tant américain qu'anglais, est cette importante partie de l'Amérique septentrionale, située au-delà des Montagnes-Rocheuses, entre le 42° et le 54° 40 parallèle. Il est borné au nord par les possessions anglaises, à l'est par les Montagnes-Rocheuses, au sud par la Californie, et à l'ouest par l'Océan Pacifique et les possessions russes. Il comprend une étendue de plus de 300 lieues du nord au sud sur une largeur de près de 200 de l'est à l'ouest. La population de l'Orégon est de 100,000 âmes.

Le caractère des peuplades qui couvrent l'Orégon est loin d'être partout le même. Les sauvages des bords de l'Océan, surtout en gagnant le nord, paraissent, en général, beaucoup plus farouches et plus barbares que ceux de l'intérieur. Les usages, les mœurs, le langage, les traits mêmes du visage de ces peuplades ne sont pas moins différents. Il y a presque autant de nations, de langues et de tribus que de lieux. On compte vingt-cinq ou trente idiomes différents. On dirait que c'est là qu'à ou lieu la confusion des langues, et qu'étaient la tour de Babel. Les progrès de l'évangile en souffrent considérablement, et cette diversité de dialectes n'est pas un des obstacles qui causent le moins de peine et de souci aux missionnaires. Il nous est impossible d'acquiescer les mœurs et les coutumes de chaque tribu dans cette courte analyse, et nous devons souvent attribuer comme naturel aux indigènes en général, ce qui n'est ordinaire que chez quelques peuplades. C'est ainsi que nous disons que les sauvages de l'intérieur sont d'un caractère doux, aimable, officieux et social. Ils sont pourtant vindicatifs et suberbes; ils sont intelligents et spirituels, mais un peu indolents; ils croient à l'immortalité de l'âme, ou du moins à une autre vie, bonne ou mauvaise, selon qu'on les mérite; mais ils se font un paradis ou un enfer à leur manière; ce n'est guère autre chose qu'un lieu d'abandonne ou de disette. Avec notre nature dégradée, on peut dire que leurs mœurs sont pures, pures que corrompus, pour des nations livrées aux tentations incessantes des femmes de la raison. Ils ont une idée assez distincte du bien et du mal. Plusieurs grands principes du droit naturel y sont reconnus. La raison et la conscience publiques désapprouvent et condamnent le vol, l'adultère, l'homicide et le mensonge. La polygamie elle-même y est plutôt tolérée qu'approuvée. Les polygames sent le plus souvent des chefs qui ne prennent plusieurs femmes que pour conserver la paix avec les nations voisines.